

# Télérama

Un documentaire d'Arte sur l'architecte brésilien Oscar Niemeyer

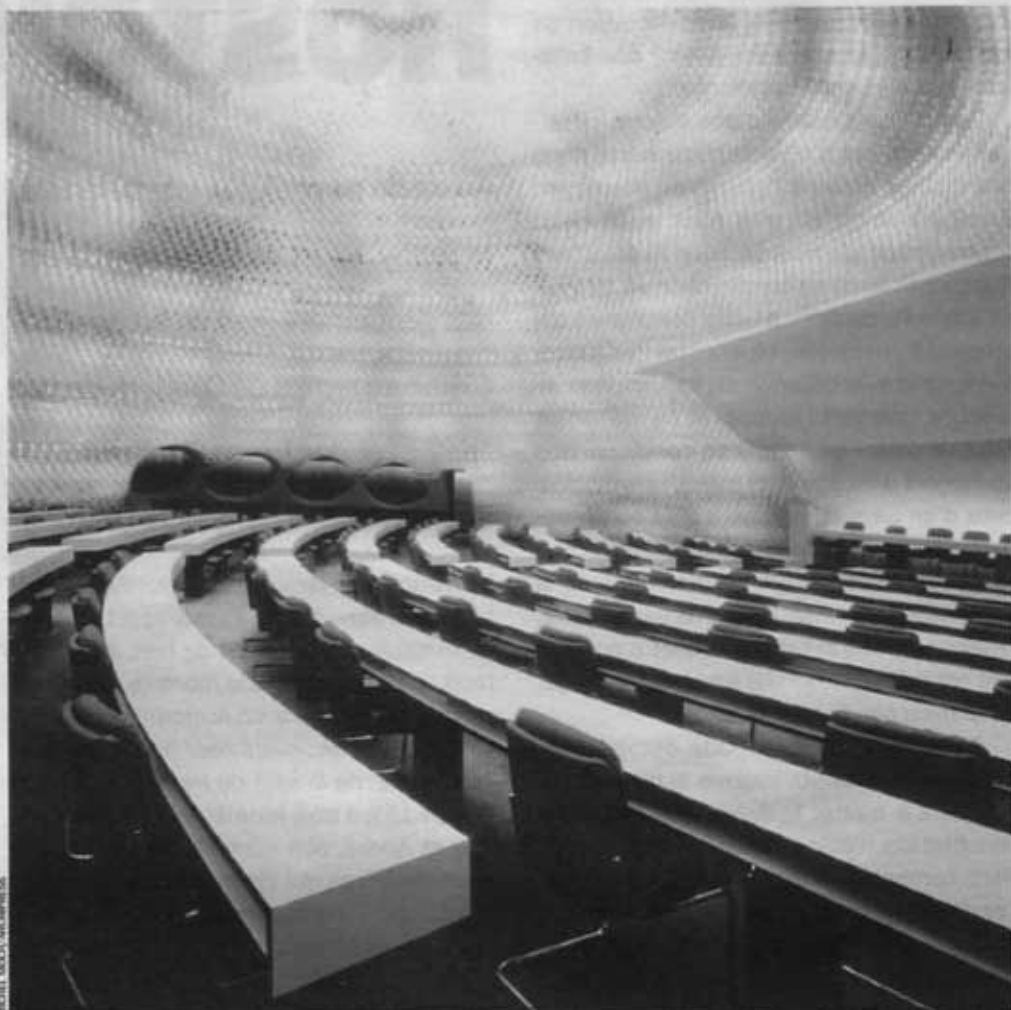
## Archi sensuel

Héritier de Le Corbusier, dont il assouplit le purisme, le bâtisseur de Brasília mit son génie des rondeurs au service de l'homme.

En 1935, lorsque Oscar Niemeyer achève ses études à Rio de Janeiro, l'architecture brésilienne n'existe pas. La domination de l'Europe s'exerce dans ce domaine comme elle s'exerce dans les autres. C'est à la façon d'Hausmann qu'ont été, voici quelques décennies, conçues les grandes villes du pays. Et c'est le style « beaux-arts » qui s'impose à tout bâtiment respectable, comme il s'impose aux Etats-Unis. Par style « beaux-arts », on entend une dose appréciable de colonnes, de frontons, de styles mélangés, de péristyles et de surcharges : façon, pour l'architecture, de masquer et non pas de montrer la réalité nue des choses. Et il s'en est fallu de peu qu'Oscar Niemeyer devienne, lui aussi, un de ces architectes savants dans l'art de ne rien dire.

Ce peu qui change le destin de Niemeyer est un bâtiment que projette de construire, en 1935, le ministre Gustavo Capanema. Le ministère de l'Education, précisément. Un concours s'est tenu. Les habitués architectes académiques ont participé. Mais là, Capanema se rend bien compte qu'on lui propose la resucée de formules creuses. Lui, par orgueil politique, voudrait un ministère qui fasse date. Il annule le concours. Il se laisse maintenant convaincre par Lúcio Costa, architecte lui aussi, mais épris des idées modernes qui germent en Europe. Vers une architecture, manifeste et pamphlet signé d'un certain Le Corbusier, hante l'esprit de Costa. Monsieur le ministre, il faut faire venir ce Le Corbusier à Rio. A propos, connaissez-vous mon second, un jeune plein de talent, Oscar Niemeyer ?

Corbu débarque à Rio comme auraient pu débarquer, en d'autres temps, Luther ou Lénine. Le jeune Niemeyer voit s'ouvrir devant lui un nouveau monde : avec Corbu, l'architecture devient fille de la raison. Les bâtiments cesseront de s'implanter sur ces stupides rues désordonnées. Ils s'aligneront nord-sud, pour



Sous son dôme de béton translucide, la salle du PCF attend les membres du comité central.

profiter des deux éclairages naturels venus d'est et d'ouest. Ils utiliseront le béton, cette pierre moderne. Ils dégageront le sol, grâce à des pilotis. Ils ne reposeront plus sur des murs épais, mais sur des poteaux que les ingénieurs calculeront au plus mince ; ainsi les murs, libérés de toute fonction utilitaire, seront-ils fendus, sur toute leur longueur, de fenêtres en bandeau, à hauteur des yeux des hommes.

Corbu, Costa et Niemeyer travaillent ensemble sur le ministère de l'Education. Il prendra la forme d'une barre mince, perchée sur des pilotis de dix mètres, où la seule décoration viendra du matériau lui-même – le grain du béton – et du rythme répété qu'impriment les fenêtres et les brise-soleil. Les brise-soleil sont d'ailleurs le premier point de désaccord

entre Corbu et son jeune admirateur. Niemeyer estime que chaque occupant devrait pouvoir les régler à sa guise. Pour Corbu, l'architecte doit être capable de trouver la solution parfaite, inutile de la laisser corrompre par la fantaisie des individus.

Ce désaccord de fond se reproduira, dix ans plus tard, à New York, lorsque Corbu et Niemeyer seront consultés pour dessiner le siège des Nations unies. Corbu dessine trois bâtiments agencés comme les fragments d'un tableau puriste. Niemeyer décale à peine les bâtiments, en ajoute un quatrième : c'est →

→ une place, soudain, qui naît – un espace pour les humains, pas seulement un plan parfait vu depuis le ciel. L'élève est presque devenu l'égal du maître. De l'idéal un peu terrifiant du modernisme vu par Corbu, Niemeyer propose une version humanisée, assouplie, sensuelle, pleine de rondeurs et de courbes. Et si, contrairement au dogme d'une architecture à ce point parfaite qu'elle peut s'installer en tout lieu, Niemeyer avait découvert un modernisme adapté à son pays ? Une architecture proprement brésilienne ?

Ce fascinant alliage d'une théorie « internationaliste » et d'un architecte ancré dans ses racines résume l'apport de Niemeyer. Brasília incarne au plus haut point cette contradiction résolue. Lorsque le président Kubitschek lance sa construction en 1956, il en confie l'urbanisme à Lúcio Costa et les bâtiments à Niemeyer. Là encore, l'emplacement de la ville (tournée vers l'Amérique intérieure, non vers l'Europe) et sa modernité radicale disent qu'il s'agit de construire non seulement des bâtiments mais des symboles, ceux d'un pays autonome à qui l'avenir appartient. Cette ville a rempli un de ses objectifs, celui de constituer un manifeste de la fierté nationale ; mais a échoué dans l'autre, devenir une ville aimable. Imposée d'en haut, elle est sculpturale mais inhumaine, magnifique mais peu hospitalière.

C'est pendant sa période européenne, dans les années 60, lorsque la dictature le contraint à quitter le Brésil, que Niemeyer construit ses meilleures œuvres. Le siège du Parti communiste français, à Paris, en est l'exemple. Impossible, ici, dans le 19<sup>e</sup> arrondissement de Paris, de bâtir sans se soucier du contexte. Le lyrisme échevelé serait grotesque. Et ce diable de Brésilien, exilé sous la grisaille, trouve la solution parfaite. Une barre, oui, mais impeccable et surtout à peine déhanchée. Et devant elle, un dôme en béton très fin, translucide, discret, seule émergence de la vaste salle souterraine qu'il éclaire. Vingt ans plus tard, le PCF est en haillons, mais le bâtiment n'a pas pris une ride. Dans ce quartier à l'architecture médiocre, il témoigne, tout simplement, que le progrès et la beauté existent ● **François Granon**

### **A voir, à lire,**

**Oscar Niemeyer.**

**Un architecte engagé dans le siècle,**  
mercredi 31, 23.00, Arte.

**Oscar Niemeyer and the architecture  
of Brazil, essai personnel,  
pertinent et très bien illustré  
de David Underwood, éd. Rizzoli, 315 F.**